



# Comité National de l'Enfance

13 boulevard Lefebvre 75015 Paris

## LES ENFANTS DES RUES

Conférence présidée par

**le Docteur Jean LAVAUD**

Président du Comité National de l'Enfance

avec la participation

**de Monsieur Olivier DOUVILLE**

Psychologue clinicien, anthropologue  
Maître de conférences Paris 10 Nanterre

### ***MODALITÉS D'ACCÈS AUX SOINS DES MINEURS EN DANGER DANS LA RUE***

**de Madame Dominique LODWICK**

Présidente de l'association Jeunes errants - Marseille

### ***MINEURS ÉTRANGERS EN SITUATION DE RUE***

**du Docteur Xavier EMMANUELLI**

Ancien Secrétaire d'Etat à l'action humanitaire d'urgence  
Président Fondateur du SamuSocial International

### ***EXPÉRIENCE DU SAMUSOCIAL INTERNATIONAL AUPRÈS DES ENFANTS DES RUES***

31 mars 2008



## DOCTEUR JEAN LAVAUD

Nous allons ouvrir cette séance en remerciant le Ministère de la Santé de nous avoir accordé, comme chaque année, cet amphithéâtre pour y organiser une conférence dans le cadre de notre Assemblée Générale. Elle aura pour thème « LES ENFANTS DES RUES ».

Les intervenants seront :

- ❖ Le **Docteur Xavier EMMANUELLI**, ancien Secrétaire d'Etat à l'Action Humanitaire d'Urgence, Président Fondateur du SAMUSOCIAL de Paris. Ce SAMU a fait de très nombreux petits puisqu'il en existe un par département. Et surtout, il est maintenant Président Fondateur du SAMUSOCIAL International. Il introduira le sujet et nous parlera de « **L'EXPÉRIENCE DU SAMUSOCIAL INTERNATIONAL AUPRÈS DES ENFANTS DES RUES** »
- ❖ **Monsieur Olivier DOUVILLE**, Psychologue clinicien, anthropologue, Maître de conférences à Paris Nanterre, nous parlera des « **MODALITÉS D'ACCÈS AUX SOINS DES MINEURS EN DANGER DANS LA RUE** ».
- ❖ **Madame Dominique LODWICK**, Présidente de l'Association « Jeunes errants » à Marseille, nous parlera des « **MINEURS ÉTRANGERS EN SITUATION DE RUE** ».

Ces interventions seront suivies d'un certain nombre de questions. Je ne parlerai donc pas plus longtemps.



## **DOCTEUR XAVIER EMMANUELLI**

### **« EXPÉRIENCE DU SAMUSOCIAL INTERNATIONAL AUPRÈS DES ENFANTS DES RUES »**

Je suis particulièrement heureux de me trouver dans cette salle pour dire que la problématique des enfants des rues est une problématique générale. Depuis une trentaine d'années, ce problème est sorti du domaine de l'anecdote pour devenir un phénomène émergent universel. Je peux affirmer que tous les pays, toutes les grandes villes, connaissent cette problématique. D'un point de vue grammatical, nous verrons la différence entre « enfants de la rue » et enfants dans la rue ».

**Les enfants de la rue** ont leur mode de vie, vivent et survivent dans la rue, en font leurs habitudes de vie, leur milieu écologique ou éthologique.

**Les enfants dans la rue** sont des enfants de passage dans la rue pour des raisons familiales, sociologiques, mais gardent des liens et des attaches avec leur famille. Ils ont à peu près les mêmes comportements que les enfants de la rue.

Je vais vous parler de l'outil dont nous disposons. Vous connaissez sans doute le SAMUSOCIAL de Paris. Mais le SAMUSOCIAL international est partie prenante dans les soins aux enfants dans les rues et aux enfants de la rue. Le SAMUSOCIAL est un dispositif médico-social dont l'objet est de porter secours dans l'urgence aux personnes en difficulté ou frappées d'exclusion. Par exemple, je veux citer au passage en France, à Paris, les gens ayant des problèmes psychiatriques, les femmes à la rue, les personnes âgées, les jeunes en errance, bref toutes les modalités d'exclusion que vous pouvez connaître. C'est la population à laquelle s'adresse Le SAMUSOCIAL, dispositif qui travaille dans l'urgence sociale. L'urgence est une méthode pour atteindre les gens et non une fin en soi. L'urgence est la méthode pour sortir les gens de leur précarité. En voyant les deux niveaux de langage, on peut dire que l'urgence est une méthode pour sortir de l'urgence. Ce dispositif d'urgence a pour caractéristique d'être ouvert en permanence.

En effet, à partir du moment où on travaille dans l'urgence, il faut travailler vingt-quatre sur vingt-quatre parce que les institutions ne sont ouvertes qu'aux heures ouvrables.

Il y a des catégories de gens qui sont exclus, qui ne vont pas vers les soins, soit parce qu'ils ne se les représentent pas, soit parce qu'ils sont refusés par ces soins.

**Le SAMU est un dispositif mobile** qui va à la rencontre des gens exclus.

La troisième caractéristique de ce dispositif mobile est d'être **joignable en permanence et de mettre les gens à l'abri**.

Je vais décrire tout un travail qui consiste à permettre aux gens d'avancer, de retrouver la dynamique psychique qui leur permettra d'aller au-delà de leur précarité.

Le SAMUSOCIAL a été constitué en 1993 pour être le bras mobile des dispositifs départementaux et communaux déjà existants. Quelque temps après sa mise en place, d'autres villes ont aussi créé des SAMU sociaux d'urgence, de mobilité permanente et de mise à l'abri. C'est ainsi qu'il existe en France soixante-dix SAMU sociaux qui s'occupent de l'exclusion. D'autres villes à l'étranger - Alger et Bruxelles - ont également agi ainsi car elles connaissaient des catégories d'exclusion qui obligeaient les professionnels à sortir de l'habitude pour aller à la rencontre des exclus.

En 1998, nous avons fondé une ONG, le SAMUSOCIAL International.

Autant le SAMUSOCIAL de Paris est un GIP (Groupe d'Intérêt Public) qui vise à devenir institution d'état, départementale, ou communale, autant le SAMUSOCIAL international est une ONG qui ne vit que des dons de particuliers et d'entreprises, un dispositif de ville.

On s'est aperçu très vite que les enfants des rues étaient une énorme problématique que nous avons dû analyser comme une exclusion particulière sur laquelle on pouvait intervenir comme pour les autres dont je viens de parler. Mais les enfants des rues avaient leur particularisme et nous avons dû étudier leurs habitudes de vie pour pouvoir intervenir.



Si les gens sont exclus, c'est parce qu'ils ont perdu ce que j'appelle des codes.

C'est-à-dire les représentations symboliques. Les personnes qui vivent depuis longtemps dans la rue perdent petit à petit la **représentation inconsciente de leur corps**, représentation profonde de leur image corporelle. Ceci pour de nombreuses raisons dont la première, facile à comprendre, est que si on n'est pas regardé, on ne se regarde pas.

En d'autres termes, les gens qui sont aux marges, aux frontières de la société, ne sont pas l'objet d'un regard particulier bienveillant. On fait au contraire un effort pour éviter de les regarder. Ils sont en quelque sorte considérés comme peu visibles ou invisibles.

Quand on est invisible aux yeux des autres, on devient petit à petit invisible à ses propres yeux. On peut en tirer l'adage « qu'on existe dans le regard des autres et uniquement par le regard des autres ». Petit à petit, l'image de soi, cette image renforcée dans l'espèce d'auto-séduction permanente qu'apporte le regard des autres, disparaît.

On essaie de renforcer son propre narcissisme, sa propre image parce qu'on s'imagine ce que les gens pensent de vous, comment ils vous voient. Quand on ne perçoit plus sa propre séduction dans le regard des autres, l'image corporelle se trouve atteinte. Bien plus, quand, depuis l'enfance, les gens n'ont pas été touchés, caressés, embrassés, appelés par leur nom, bref qu'ils n'ont pas eu d'amour ou d'intérêt, l'image corporelle ne se fabrique pas complètement. L'image n'est pas finie. Cette représentation du corps est très très importante. C'est le premier code auquel il faut s'adresser et qui est perdu dans l'exclusion.

Le deuxième grand code, c'est la **représentation du temps**, la maîtrise du temps.

Par exemple, je sais que j'ai des rendez-vous aujourd'hui. Ils sont marqués sur mon carnet et séquentent mon temps. Je sais que, dans mon futur, il y a des rendez-vous, des rencontres, jusque dans deux mois. Et ma vie active, ma vie dans la production, est faite de cette maîtrise du temps. Quand les gens sont dans l'exclusion, il ne se passe rien, il n'y a pas d'événements, pas de rencontres. Il n'y en a pas eu non plus dans le passé et ils n'imaginent pas qu'il puisse y en avoir dans le futur. C'est quelque chose de mystérieux que j'ai pu rencontrer lorsque j'étais à Nanterre où la police m'amenait les clochards qu'elle ramassait. J'ai été étonné de voir qu'ils avaient de grandes lésions qui leur étaient indifférentes. Quand je leur faisais des pansements, je leur donnais des rendez-vous dans une semaine et cela ne voulait rien dire. Mardi, vendredi, ne signifiaient rien. Leur temps n'était pas séquenté et ils n'arrivaient pas à se projeter dans le futur. Si vous arrivez à trouver un stage ou un petit boulot pour quelqu'un qui n'a jamais travaillé et que vous lui demandez d'être là à huit heures et demie, il ne va pas venir. Il va oublier de se réveiller... Bref, le temps n'est pas maîtrisé. J'en arrive donc à l'adage que « le temps est le premier alphabet qu'on perd et le dernier qu'on récupère ». Pour avoir la maîtrise du temps, il faut une pédagogie intense et continue.

Le troisième code qu'on perd est le **code de l'espace**. Dans l'exclusion, on est réduit aux besoins élémentaires et on assiste à une véritable involution, une involution vers le territoire. Chacun d'entre nous reconstitue un petit territoire de survie, un territoire où il se sent familier. C'est le comportement le plus archaïque. Toutes les bêtes, tous les êtres vivants veulent avoir un territoire où ils se sentent en sécurité. Cette manière de spatialiser son espace, d'occuper un espace familier où on se replie, c'est la notion de territoire qu'on retrouvera partout dans l'exclusion. Par exemple, dans la rue on trouve toujours des gens qui sont au même endroit, un endroit qu'ils ont conquis et sécurisé, mais aussi un endroit économique où il y a des ressources pour manger. La voisine donne un morceau de pain, le boulanger donne quelque chose de gratuit ou deux euros...

La quatrième représentation symbolique, c'est la **représentation de l'autre**, de l'altérité. Lorsqu'on va à la rencontre des uns et des autres, on a des rituels d'approche pour pacifier la rencontre. C'est le rituel de politesse. Quand je m'adresse à quelqu'un, je tends la main, je dis bonjour, ce qui veut dire que je vais apprivoiser cette rencontre. La personne n'est pas forcément hostile. En tout cas, si elle l'est, je fais le geste d'apaisement grâce à ce rituel de politesse.

Ces quatre codes, ces quatre représentations disparaissent. Pas complètement, mais petit à petit et ne laissent qu'une seule activité. Une activité de survie dans laquelle les principes sont « *Où vais-je dormir ? Où vais-je manger ? Comment me protéger de l'autre ?* ».

Même le temps n'est pas riche en informations. Je vais toujours être obligé de conquérir le comment du pourquoi de qu'est-ce qui se passe ? Qui sont les autres ? Où sont les ressources ? Ils vont être constamment en quête d'informations qui vont de soi pour nous mais pas quand on est dans la rue.

Voilà les difficultés qu'on rencontre et qui ne sont pas très aisées à reconstruire.



Lorsqu'on s'adresse aux enfants des rues, on retrouve les mêmes manques, les mêmes structures mentales. Sauf que les enfants vont reconstituer des microsociétés puisqu'ils vont retomber dans les archaïsmes du début de la société. Une microsociété, c'est d'abord vivre en groupe. Pour que le groupe soit cohérent, il doit être structuré par des pouvoirs. Il y a un leader et des strates de pouvoir, jusqu'à l'enfant mauvais objet mais qui appartient quand même au groupe. Le lien du groupe, c'est d'avoir une tête de turc, à la fois rejetée et admise, qui participe à la vie du groupe et admet son rôle de victime. C'est ce qu'on voit. Un enfant des rues isolé, cela n'existe pas. Les enfants ne peuvent vivre ou survivre qu'en groupe.

Les strates de pouvoir avec un leader, c'est la meute ancestrale, c'est la domination.

Les rapports dominant/dominé. Domination sexuelle bien entendu. Celui qui a le plus de charisme ou de force va dominer les autres par strates sur le mode de la sexualité. On peut imaginer tout ce qui en découle : grossesses précoces, MST... Les enfants ne vivent que par et dans le jeu. C'est-à-dire qu'ils sont dans une « atroce liberté », une espèce de jeu au présent, un jeu tragique où la mort n'est pas entrevue. Ils jouent parce que tous les enfants du monde se structurent en jouant. Ils vont jouer à cache-cache avec la police, à cache-cache avec les commerçants et vont instrumentaliser les bonnes âmes, les associations qui vont aller près d'eux, soit en comprenant que c'est une ressource, soit en les manipulant. Partout où vous voyez des enfants, vous voyez des adultes qui vont en profiter. C'est pour cela qu'on entendra parler de pédophilie dans le monde. Soit ce sont d'anciens enfants des rues qui ont gardé leurs habitudes de domination.

Les enfants ne voient pas de mal à se prostituer. C'est une ressource comme une autre. Comme ils n'ont pas la conscience du corps intact, ce n'est pas une problématique.

C'est une ressource possible et un jeu. Des adultes vont donc en profiter. Des adultes vont les faire voler.

Les enfants font des allers et retours en prison où ils vont apprendre les métiers de la marginalité. Olivier DOUVILLE développera plus en détail ces caractéristiques de l'enfant dans la rue mais le travail va consister à les aborder. En respectant quatre grands principes de travail :

- **L'approche.** Elle n'est pas facile et il faut respecter des règles, des postures, des attitudes, des rapports. C'est important parce que sinon on peut rater le contact.  
Il va avoir lieu après l'approche, tout en délicatesse, le regard, la parole.  
**Le diagnostic de l'enfant.** Quelle est sa personnalité ? Est-il en danger immédiat ? Quel est son rôle dans la micro société ?
- **Les soins.** Car on ne fait pas de diagnostic sans donner les soins utiles à cet enfant.
- **L'orientation.** Le diagnostic doit être fait avant qu'on puisse parler d'orientation. Il faut être sans cesse dans l'optique de la récupération des codes efficaces pour vivre en société. En d'autres termes, ils ont acquis des codes extrêmement importants pour la survie, mais pas pour la vie en société. Monsieur DOUVILLE a créé le concept de **suradaptation paradoxale**. Il vaut ce qu'il vaut mais il est efficace dans sa description : plus on est à la rue, plus on s'adapte à la rue. Plus on est adapté à la rue, moins on est adaptable. La suradaptation est donc paradoxale. L'objet du travail va consister à faire involuer pour faire évoluer. Faire perdre les codes si utiles, si nécessaires et efficaces dans une espèce de jeu permanent, de grande liberté tragique. Faire quitter ces codes et ces certitudes pour en acquérir d'autres et pouvoir vivre en société. A savoir le centre d'hébergement, les contraintes inhérentes à une autre autorité. Ce travail de pédagogie de la rue va être extrêmement difficile et professionnel. On ne passe pas de la rue au centre d'hébergement sans tout un travail.

Le SAMUSOCIAL International dans les grandes villes va avoir pour objet de s'adresser à ces enfants avec une large connaissance du terrain : où sont-ils ? Ils sont dans des espaces, des territoires économiques. Et aussi dans des espaces privés, des territoires de survie. Chaque groupe d'enfants a son propre territoire. Ces territoires ne sont pas choisis au hasard mais bordés par une frontière : un mur, des arcades. Il faut s'adresser au leader pour avoir la possibilité de travailler avec les autres enfants qui paraissent en danger.

Le SAMUSOCIAL International a pour objet de s'installer dans les grandes villes à travers le monde en sachant que cela signifie s'installer n'importe où ! Les enfants des rues sont un phénomène universel. La problématique est de créer et de faire créer par les institutions sanitaires et sociales et psychiatriques la légitimité pour pouvoir travailler. En d'autres termes, le SAMUSOCIAL est un dispositif d'urgence pour aller à la rencontre des enfants et un dispositif de développement pour qu'à long terme les enfants des rues puissent être secourus. Si on ne s'occupe pas des enfants des rues,



ils deviendront des barbares des rues. A Bucarest, et dans des villes d'Amérique centrale et du Sud, il y a déjà trois générations d'enfants des rues qui n'auront pas de soins.

Dans les grandes villes, les phénomènes de promiscuité ont entraîné des problèmes de santé publique et d'environnement. Il est donc nécessaire de s'occuper de cette partie de la population. C'est ce que nous nous efforçons de faire à travers le monde.

Nous avons créé un enseignement qui s'appelle « Abord des enfants errants en danger dans les rues des mégalo-poles », à la lumière de l'expérience du SAMUSOCIAL International. Olivier DOUVILLE et Dominique LODWICK sont des enseignants de ce diplôme inter universitaire. L'idée en est que, plus on s'adresse à la grande exclusion, plus il faut être professionnel. En d'autres termes, il ne suffit pas de faire ce qu'on peut, il faut aussi connaître les procédures et les manières efficaces d'aborder ces populations.

Un diplôme pour former les gens qui vont désormais s'occuper de ces enfants. Le problème est devant nous ! C'est-à-dire que demain dans les grandes villes, il y aura de plus en plus de problématique d'enfants des rues qu'il faut bien connaître pour pouvoir être efficace. Il y a bien sûr des particularités sur le plan sanitaire, les grossesses précoces, mais aussi l'image du corps des jeunes filles, des petites filles qui vont aller à la rencontre de cette grossesse, à la rencontre de la maternité qui va, ici ou là, aider la démarche du soignant, de l'accompagnateur.

### **QUESTION**

**Comment peut-on aider le SAMUSOCIAL ? Uniquement par des dons ?**

### **RÉPONSE**

Si on est un professionnel, on peut s'engager au SAMUSOCIAL.

Cela dépend du temps que vous avez à donner et de votre degré de professionnalisme.

On peut aider en participant à ce mouvement et bien sûr faire des dons qui sont toujours les bienvenus !

### **QUESTION**

**Quels professionnels visez- vous ?**

### **RÉPONSE**

Vous trouverez la réponse dans les plaquettes que nous avons distribuées.

### **QUESTION**

**Que faut-il pour être professionnel ?**

### **RÉPONSE**

Le diplôme s'adresse aux médecins, infirmières, travailleurs sociaux, magistrats, policiers, tous ceux qui, de près ou de loin, auront affaire aux enfants des rues.

L'éventail est très large.

**Mais vous pourrez poser d'autres questions après les exposés de Monsieur DOUVILLE et Madame LODWICK puisqu'ils s'enchaînent.**



## **MONSIEUR OLIVIER DOUVILLE**

### **« MODALITÉS D'ACCÈS AUX SOINS DES MINEURS EN DANGER DANS LA RUE »**

Avant de commencer à exposer les quelques idées que j'ai pensé pouvoir développer avec vous, je veux d'abord exprimer mes remerciements aux organisateurs et toute ma gratitude au Docteur EMMANUELLI pour m'avoir permis de travailler au SAMUSOCIAL International sur le terrain, en Afrique, et de m'avoir permis également de penser avec lui un enseignement de DIU qui fait la part belle aux enseignements de clinique et d'anthropologie.

Je vais donc me situer dans le prolongement des propos émouvants, éloquentes et argumentés qui viennent d'être développés. Quand on parle des enfants des rues, l'expression « enfants des rues » s'impose évidemment. Déjà parce qu'elle rend compte d'une réalité hautement préoccupante et qu'elle annonce une réalité qui le sera plus encore. A cet égard, l'urgence est bien évidemment et en premier lieu l'urgence de porter notre assistance à ces enfants. Mais ces derniers nous posent en retour une question tout à fait urgente, celle de l'accueil que la génération adulte accorde à la génération qui vient. Je crois que les enfants des rues nécessitent des soins d'extrême qualité, extrêmement réfléchis, extrêmement pensés, extrêmement évalués. Mais c'est également un problème qui renvoie à un devoir moral de nos sociétés d'accueillir dans un environnement humain ceux qui viendront au monde.

Que se passe-t-il quand on commence à travailler avec un certain nombre de principes d'action qui sont ceux du SAMUSOCIAL International ? Sans reprendre tous les points, je dirai simplement qu'une des originalités très profondes du SAMU est de grouper trois approches : **approche médicale infirmière de pointe, approche plutôt éducative et également, si besoin est, approche clinique et psychologique** parce que la situation de précarité dans la rue est également une situation de précarité psychique. C'est surtout à cet égard que je parlerai aujourd'hui.

L'originalité est que ces trois approches sont nouées les unes aux autres de sorte que si une n'existait pas, je ne sais pas comment les deux autres pourraient jouer ensemble. C'est une véritable innovation. « Enfants des rues » est une drôle d'expression parce que la rue n'est pas un parent. « Enfants des rues » ne désigne aucune filiation. Voilà donc ces enfants : des sujets qui semblent au premier abord - et c'est vrai pendant longtemps - désignés non par leur filiation mais par leur position géographique. C'est déjà assez intéressant. Quand on parle des enfants on a recourt généralement à une symbolique de la lignée, de la famille, de l'ancêtre. Un enfant est enfant de tel ou tel parent, de telle ou telle culture. Mais il me semble que ces enfants sont désignés par leur positionnement géographique. Pourtant, ils ne sont pas sans histoire.

Si je m'attarde quelque peu sur le pourquoi de la présence de ces enfants dans la rue - par exemple à Bamako où j'ai travaillé avec le SAMUSOCIAL International - c'est pour constater que les choses sont plurielles. Il y a ceux qui ont déserté l'école coranique qui était un lieu d'apprentissage à la mendicité, ceux qui ont fugué puis désespéré de retrouver le moindre accueil de retour chez eux et que leur errance a fait s'échouer aux abords de la grande ville. Ceux qui ont quitté les plantations de la Côte d'Ivoire où ils étaient surexploités. Ceux enfin de famille malienne qui ont fui les combats de Sierra Leone - alors que ce pays et le Libéria représentaient un Eldorado avant la guerre. On se rend compte que les raisons de leur présence dans la rue sont multiples. Ces raisons, ils les portent encore en eux.

Une approche strictement ethniciste ne sert à rien car beaucoup d'entre eux ne se rassemblent pas du tout par ethnie. On n'a pas d'un côté les Peuls, de l'autre les Bambaras... Ces enfants se rassemblent, et du coup se ressemblent, par communauté de trauma. Toujours est-il qu'il faut essayer de comprendre ce qui se passe pour eux, c'est-à-dire comprendre d'une part ce que l'on peut faire, ce que l'on doit faire, sachant ce que l'on peut faire et également ce qu'il est permis d'espérer - pour reprendre la vieille question d'Emmanuel Kant - On se rend compte de quelque chose de tout à fait ahurissant. Ces enfants ont un rapport à l'adulte fait à la fois de crainte et de défi, de chagrin et de colère. Nous les impressionnons en même temps qu'ils peuvent généralement nous rejeter. L'abord n'est pas simple.

On se rend compte que leur périmètre étroit est quelque chose de palpable. Si on s'approche trop d'eux, c'est le repli ou la fuite. Le repli peut être un repli du corps. En d'autres termes, leur espace est hérissé d'espèces de barrières de sécurité psychique. Ils nous observent, nous voient venir presque bien avant que nous ne les repérons. Ces groupes d'enfant, généralement soudés par des



communautés de trauma, nécessitent évidemment une organisation. Sinon, ils mourraient sur place. Une organisation pour la survie qui ne peut pas simplement être comprise en termes économiques. Au fond, ils pourraient, quoi que ce soit difficile parfois, exercer des petits métiers ou des « petites activités » - comme on dit pudiquement pour désigner des rapines ou parfois pire. Mais il semblerait qu'une grande partie de leur activité soit destinée à se procurer le pire confort affectif qui soit, l'anesthésie affective. Selon les groupes, une grande partie de leur temps est occupé à se procurer de la drogue et à la distribuer - soit de façon égalitaire, soit de façon profondément violente et inégalitaire. Pour aller très vite, ces enfants qui nous donnent parfois le sentiment d'être des caïds, sont la plupart du temps des nourrissons apeurés sous la carapace d'un caïd. Ils ont pour beaucoup la peur au ventre.

De sorte que le travail de parole avec eux passe grosso modo par trois étapes :

- **une étape de ritualisation de la parole** lorsque notre présence physique est acceptée dans le paysage - la plupart du temps d'une part parce qu'on peut faire preuve de tact et d'autre part parce qu'on a pu sauver un gamin qui, sans nous, aurait été physiquement très mal ou y aurait même laissé sa peau. Ce premier temps est un petit peu un **temps de salutation** - comme ce qu'on croit être dans les tribus dites « primitives ». On n'engage pas d'emblée la conversation, on échange des mots, on dit qui nous sommes. Heureusement, nous sommes repérables, nous avons des signes distinctifs, une tenue et non un uniforme toujours un peu trop empesé. Nous échangeons des mots. Ce qui n'est pas rien. C'est aussi pour ces sujets la possibilité peut-être de se repérer enfin pour la première fois, et sans que cela leur fasse trop peur, avec leur nom, avec leur nom de famille. Il est toujours difficile pour un enfant de se détacher, se désabonner des habitudes familiales, de se présenter par son nom.
- **La deuxième étape de parole** est au fond un peu factuelle - sans que cela n'ait rien de péjoratif - On raconte sa vie de tous les jours. A ce moment-là, tout a l'air uniforme, calme, sans aspérités, sans heurts et sans malheurs. C'est un discours parfois terrifiant. Ils peuvent raconter leurs ennuis physiques, les viols, les violences. On a alors le sentiment que ces jeunes vous racontent des choses comme s'ils étaient en train de décrire le film qu'ils ont vu à la télé ou au cinéma du coin. Pour autant, ce n'est pas une parole creuse, pas une parole insignifiante. Loin de là ! C'est une parole qui permet à chacun de se repérer, de dire sans argument envahissant ou pathétique les structures - ou plutôt les sphères d'espace et de temps des uns et des autres, et les points de jonction - possiblement points de rencontre humaine.
- Puis vient le **moment du dialogue**. Quand il s'ouvre, nous avons affaire à quelque chose d'une très grande paradoxalité dans les rapports de l'enfant à son corps, à l'adulte et au langage. Avancer la notion de suradaptation paradoxale, était d'abord prendre acte de ce qui m'avait sidéré dans les observations. On peut s'entendre sur cela : exposé à de graves dangers, à des carences plus graves encore, les enfants très jeunes qui ont vécu des choses abominables - j'en ai rencontré par exemple certains qui avaient fait la guerre à six ou huit ans - ne seraient plus que des présences erratiques, fantomatiques, pathétiques, déchirées.
- Or - et sinon seraient-ils encore là ? - nous avons, presque sur un autre plan, des garçons et des filles, des adolescents et adolescentes qui semblent s'y repérer. Et qui, lorsque nous sommes au **troisième temps de la conversation**, se présentent à nous comme une puissance d'accueil. Ils nous convient à explorer leur territoire et on peut alors aisément leur demander de nous guider, de nous emmener vers un des leurs qui va mal, qui va au plus mal. Et cela marche !

Je voudrais dire aussi que ce terme de suradaptation paradoxale se vérifie sur le long terme. Pas uniquement parce que nous serions étonnés de voir que là où la vie est réduite à peu, là où elle est presque nue, là où elle n'est presque plus qu'un buisson d'aspérités, demeure encore un petit peu d'habitus social. La suradaptation paradoxale signifie bien sûr tous ces constats, étonnés et pourquoi pas prometteurs ? Mais elle signifie plus encore. Lorsqu'un enfant - je reprends là le terme d'involuer pour évoluer - mis à l'abri de ce milieu térébrant et funeste, laisse tomber ses défenses, laisse tomber ses codes, laisse tomber ce en quoi il croit croire, ce avec quoi il avait le sentiment de faire corps, il régresse utilement pour recomposer dans une perspective d'échange et de dynamisme l'archéologie de son rapport à l'autre, à la parole et au corps.

Qu'on m'autorise ici un exemple très bref de cet enfant rencontré à Bamako, le caïd du quartier qui faisait peur, qui du reste se permettait souvent des insolences, des menaces ou des invectives,





heureusement contournées par une équipe dont l'intelligence humaine n'est plus à vanter. Gravement atteint de paludisme, il est soigné dans un centre. On le voit alors refuser toute nourriture, on le voit devenir terrorisé, recroquevillé sur lui-même, le regard fuyant, le corps tordu comme peuvent l'être des enfants autistes. A chaque fois qu'il mange de la nourriture, il la recrache, Où était passée cette Terreur ? Elle semblait s'être évaporée. Où était ce caïd ? Il semblait avoir pris congé brutalement de ce personnage, de cette habitude de faire le fier pour éviter de se sentir mort. Nous avons en face de nous un enfant en détresse. Je me suis alors interrogé sur ses habitudes alimentaires d'antan. Je me suis rendu compte que là où il était dans la rue, si fier et si fragile, injoignable et vulnérable, il ne mangeait que ce qui tombait des étals du marché, se confondait avec la poussière et avait perdu de ce fait toute qualité humaine. Cette nourriture qui n'était qu'un déchet, n'était qu'un rebut qui n'avait plus rien à voir avec le temps humain de la cuisson, avec la préoccupation humaine de la préparation, avec la consommation humaine de l'échange. Voilà comment cet enfant avait sculpté son corps et sa bouche. Voilà comment cet enfant acceptait que du bien humain rentre en lui. Lui qui ne voulait rien entendre ni rien absorber. Peut-être la nourriture qu'on lui avait donnée comportait-elle un indice de présence humaine, un poids de chaleur humaine auquel il a dû patiemment se réacclimater ? Cet exemple, comme tant d'autres, nous éclaire sur le fait que ces enfants qui nous apparaissent peut-être comme trop suradaptés à leur environnement, ne présentent pas une adaptation harmonieuse, ne présentent pas une résolution psychologique du style de vie, mais plutôt des plaques de défense mal ajustées les unes aux autres, des façons de protestation d'existence qui garantissent à peine une vie et font se fourvoyer tout destin. Il importe alors de les aider à perdre graduellement ces codes d'adaptation pour leur permettre sans doute un accrochage à l'ordre humain.

Mais nous avons là nécessairement en face de nous, comme un problème logique plus qu'un obstacle malheureux, deux points qu'il faut bien évidemment traiter. Le premier est que nous ne pouvons pas demander à un enfant de perdre un certain nombre de repères sans lui offrir autre chose. Or généralement, lorsque survient en nous au fil du travail, cette idée qu'il faut lui offrir autre chose, s'impose comme une ritournelle irréfléchie le fait qu'il faudrait immédiatement le remettre dans sa famille. Depuis longtemps, je déshabitué les équipes à penser que le retour en famille serait la panacée. Je crois nécessaire de faire un travail avec les familles mais je ne pense pas inéluctable et toujours salvateur que ce travail se double d'une prescription de retour en famille. Car au fond, si ces enfants avaient été si bien insérés, que feraient-ils dans la rue ? Il y a aussi parfois tout un travail de réhabilitation de la famille à l'enfant qui parfois peut se faire, et parfois non. Prenons à cet égard les exemples des enfants dits « sorciers » en Afrique. J'en ai vu quelques-uns au Burkina Faso et nous en voyons pléthore à Pointe-Noire au Congo. C'est la famille qui les qualifie d'enfants sorciers. Pourquoi penser que c'est en retournant immédiatement dans leur famille qu'ils retrouveraient un point d'accueil ? Alors que ce n'est même pas un point de chute mais un point de fuite ! Si les enfants sont réadministrés, parfois autoritairement sous la brillance factice des bons sentiments impérieux, ils fuient la famille et se retrouvent dans des coins de la brousse ou de la ville où nous n'aurons plus accès à eux parce qu'ils le refuseront - tellement nous les avons maltraités en les forçant à vivre un tel retour.

Ce paradoxe de l'enfant par rapport à son corps vient exactement de ce que j'ai tenté de vous décrire, de cette adaptation non harmonieuse où des plaques défensives sont mises en parade sans être ajustées. Lorsque je fais ces réunions de synthèse avec des équipes maliennes, burkinabés, ou congolaises, il est d'observation courante qu'une partie de l'équipe décrive un enfant de six à huit ans alors que l'autre va décrire un pré-adolescent. Il n'y a pas une partie de l'équipe qui aurait raison contre une autre partie qui irait se perdre dans les brumes de l'erreur. Il y a ce rapport extravagant de l'enfant entre la survie et le sexuel.

Au fond, la sexualité est précoce et l'érotisme non. Chez ces enfants qui n'ont pas pris le temps de retrouver leur pulsion et d'arriver à une certaine maturité, la sexualité est aussi anecdotique que de faire la moindre opération de corps. Beaucoup de sujets sensibles au trouble, voire pourquoi pas et ce n'est pas inéluctable - hélas ou tant mieux ! - au plaisir du sexuel, vont l'utiliser uniquement comme une source d'excitation pour se sentir vivants. La plupart du temps, ces sujets ne peuvent se sentir vivants que dans l'excitation. Pour certains, c'est insupportable et il leur faut revenir vers l'anesthésie psychique, à force de perte de sommeil, d'abrutissement, de drogue. On a le sentiment que ces enfants qui ne sont bien sûr pas des monstres, pourront plus tard développer d'autres sentiments, l'inquiétude, la tendresse... Et baliser leur vie entre excitation et anesthésie. Le sexuel tout autant. Qu'anticipent-ils ? Peu de choses - Ils anticipent dans leur vie la police et nous - peu de choses ! On parle toujours de projets, mais qu'anticipent-ils ? Ils anticipent des rencontres qu'ils peuvent faire. Que



rencontrent-ils ? Ceux qui s'occupent d'eux, dans la brimade ou dans le soin. Ils ne rencontrent pas tellement d'autres adultes. Comment pourraient-ils anticiper ? Le sexuel ne se moule pas, ne se coule pas, ne s'innerve pas, ne se magnifie pas dans une activité d'anticipation. C'est du sexuel pour de l'excitation, du sexuel pour ne pas crever, du sexuel pour recevoir la protection dangereuse - j'insiste sur l'oxymore - de qui vous brutalise, de qui vous viole. Cela donne des gamines enceintes à douze ans, des garçons violés, des énurésies en retour. Parce que c'est une façon de dire : « Et si le sexe ne servait qu'à pisser, qu'à uriner ? ». Nombre d'énurésies post traumatiques ne s'expliquent pas simplement par la transposition d'un choc sur le génital, une espèce de fabrication.

Beaucoup de problèmes psychosomatiques ne proviennent pas directement de l'effet immédiat de la précarité et des mauvaises conditions d'hygiène. Mais peut-être plutôt d'une conviction acharnée qu'a l'enfant que son corps resterait un corps d'enfant et qu'il ne saurait à ce titre - et c'est évidemment un calcul qui rencontre vite ses failles - être inquiété par le sexuel et la mort. Et pourtant, la mort est très présente dans leur vie. Celle des camarades, celle des parents parfois. Nous ne pouvons concevoir le rapport de l'enfant des rues à la mort que lorsque nous les suivons dans un centre, comme j'ai pu le faire à Ouagadougou. Ce rapport est tout à fait particulier. Si on demande à ces enfants de se projeter dans l'avenir, nous n'avons rien ou très peu. Cette espèce de coalescence, de collusion avec l'immédiateté du temps, fait que beaucoup disent ne se sentir ni morts ni vivants. Il y a une position de retrait et de repli psychique. C'est peut-être cela le plus vif, le plus douloureux et le plus incontestable de la suradaptation paradoxale. Ces sujets qui sacrifient une part de leur psychisme, et en conséquence une part de leurs espoirs, pour rester accrochés à ce minimum d'espace vital et à ce minimum d'espace social d'où ils se sentent en dépit de tout un petit peu protégés.

Ces modalités d'accès aux soins des mineurs en danger dans la rue nécessitent donc de prendre appui sur des repérages très précis, encore à construire, concernant les incidences subjectives de la grande précarité des enfants et des adolescents en ce qui concerne leur rapport à leur corps, leur rapport à leur corps vivant, leur rapport à leur corps sexué et leur rapport à la mort. Nous avons là les termes d'une recherche en cours, complètement arrimée au terrain. Heureusement, nos équipes nous renvoient de plus en plus d'études de cas qui nous permettent de progresser incontestablement dans la description que nous pouvons donner de ces enfants afin de mieux répondre à la question « Que pouvons-nous faire ? ».

### **DOCTEUR LAVAUD**

Avez-vous des questions à poser, sur les deux exposés que nous venons d'entendre, notamment sur le bel exposé de Monsieur DOUVILLE ?

### **QUESTION**

**Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur les centres dont vous avez parlé ?**

### **RÉPONSE**

Le SAMUSOCIAL au Burkina a pris son articulation avec un centre qui nous a parfois permis d'héberger des enfants des rues. Cela étant, nous avons jeté à Bamako, avec Delphine Laisnée et Valérie Lavergne, les bases d'une réflexion sur ce que serait un centre véritablement articulé à la méthode du SAMUSOCIAL. Je pense que Xavier EMMANUELLI va vous répondre mais j'ai deux petites remarques très rapides à faire. Je suis persuadé qu'un centre peut avoir sa raison d'être dans les villes où il n'en existe pas et vers lequel notre travail de maraude pourrait adresser les enfants. Il ne pourrait être géré que par des gens ayant une réelle culture du travail de rue. D'autre part, la plupart du temps, certains enfants ne doivent être soignés que là où ils sont, dans la rue, dans un premier temps et pendant un moment parfois assez long. Ceci pour une raison que je me bornerai à évoquer en deux ou trois phrases. L'image du corps de ces enfants fait complètement tresse avec le paysage. Au point que si, moi par exemple, je pourrais dire « cet enfant s'endormait appuyé contre un muret ». Je dirais quelque chose qui serait exact si j'avais face à moi une photographie ou une peinture. Mais si j'essaie de comprendre le sentiment de l'existence de son corps qu'a cet enfant, cette phrase – pourtant simple dans toute son objectivité – serait absolument fautive. Il n'y a pas une fillette ou un garçonnet accolés contre un muret. Le sentiment d'avoir un dos n'est donné à cet enfant que par la présence de ce muret. Si vous le retirez de cet endroit, vous ne le changez pas d'environnement, vous démembrerez quelque chose de son image du corps. Aussi bien, avant de confier à un enfant la lourde tâche de nous suivre dans un centre, nous devons expertiser, évaluer et



diagnostiquer la façon dont les éléments de l'environnement immédiat ne sont pas simplement des contenants de l'image de son corps, mais des composants de l'image de son corps.

### **RÉPONSE DU DOCTEUR EMMANUELLI**

Nous travaillons main dans la main avec Monsieur DOUVILLE puisque c'est lui qui mène la recherche, le travail des équipes en Afrique sur les enfants des rues. Il est l'élément pensant et thérapeutique. Je ne peux rien ajouter sinon que dans le fond, tous les SAMUSOCIAUX ont trois périodes très distinctes : l'urgence, la post urgence et le long terme. On comprend très bien que l'urgence, c'est la survie. L'urgence, c'est un dispositif pour sortir de l'urgence. Donc de l'extrême précarité et de la dangerosité de leur état. La post urgence est la conquête des codes qui vont servir aux enfants à long terme. C'est un travail qui demande de quelques mois à quelques années. Nous avons mis toute notre vie à avoir des représentations symboliques de nous-mêmes, du rapport à l'autre, de l'espace, du temps, du groupe. On ne peut pas demander à des enfants perdus, parce qu'ils sont en grand danger, de reconquérir ces images du jour au lendemain. Si on les met prématurément dans un centre, on obtient à coup sûr cent pour cent d'échecs. Ils vont se sauver.

Au Mali, si on demande à des enfants crevant de faim pourquoi ils se sont sauvés, ils répondent que c'est parce qu'on les faisait manger avec une cuiller en bois. Ce prétexte totalement surréaliste voulait signifier « *Je ne peux pas m'habituer à abandonner mon espace* ».

Chacun d'entre nous mis dans cette situation dégringolerait dans nos archaïsmes d'avant la société - la meute, le comportement social dominant/dominé qu'on peut observer chez les petits chiens, les petits chats... et les petits d'homme. Il faut aussi conquérir un espace. On le conquiert, on ne l'a pas ! Les enfants ont conquis un espace personnel parce qu'ils ont des espaces de limite de ville : un angle de rue, des arcades. Tout cela a une raison d'être. C'est complètement émouvant. Les enfants dorment les uns sur les autres comme des petits chiots, membres entremêlés en toute innocence. C'est un côté de sécurité, de sensualité, d'abandon dans un espace extrêmement précis. Nous sommes en train de découvrir qu'il faut un centre d'hébergement d'urgence avec des soins quand les enfants sont en danger de mort. Il faut des lits, des soins infirmiers, un centre où donner les soins qu'on ne peut pas donner dans la rue. Nous faisons le maximum pour le faire à proximité immédiate, mais il faut parfois les extraire. Après ? Nous sommes en train de tâtonner. Quel est le centre intermédiaire entre ce qui va être du long terme et ce qui va être au final lorsqu'on sentira qu'on est au bout de la pédagogie, qu'il y a une maturation et que l'image corporelle, l'image du temps, l'image de l'espace, l'image de l'autre est radicalement changée ? Pour le moment, le centre d'hébergement est la solution de facilité. Il faut bien réfléchir avant d'y mettre un enfant. Il faut qu'il soit mûr, que son psychisme se soit remis en route, ou mis en route. Aucun psychisme n'est immobile.

### **INTERVENTION DE MONSIEUR DOUVILLE**

Nous nous sommes intéressés à la dimension de mise à l'abri, ce qui ne signifie pas ipso facto déplacement du lieu où est l'enfant pour le mettre dans un centre. C'est avant tout la mise à l'abri dans un contact possible, dans une relation possible avec nous. C'est une construction psychique.

### **QUESTION**

**A long terme, avez-vous des réussites, des sauvetages réussis ? Avez-vous réussi à sauver ces enfants recroquevillés ?**

### **RÉPONSE DE MONSIEUR DOUVILLE**

Oui. Assez nombreux. Mais comment évaluer sur le long terme ? Nous assistons à des évolutions psychiques extrêmement satisfaisantes. Nous faisons de la réanimation psychique.

### **QUESTION (même intervenante)**

**Restent-ils dans les centres ou retournent- ils dans leur famille ?**

### **RÉPONSE DE MONSIEUR DOUVILLE**

Ils peuvent retourner dans leur famille. De toute façon, nous devons passer la main quand ils sont suffisamment bien pour aller dans un lieu d'apprentissage. Certains jeunes ne veulent pas du tout entendre parler des neuf dixièmes de ceux qui composent leur famille !

Ils ont une hypermnésie de ce qui les a rendus vivants alors que personne ne s'adressait à eux comme à quelqu'un de vivant. Ils ne sont pas fous. Ils se souviennent très bien des paroles qui les ont



rendus pleins du sentiment que leur vie valait quelque chose. Ils veulent faire retour à cet adulte-là, quand il leur revient l'idée qu'ils peuvent parler sans être en danger, ou mettre l'autre en danger. Cela peut être un moment structurant. Il nous arrive bien sûr de passer la main à d'autres structures.

### **INTERVENTION DU DOCTEUR XAVIER EMMANUELLI**

Un dispositif d'urgence ne se conçoit que s'il a des raisons, c'est-à-dire que s'il travaille avec les autres. Car l'urgence n'est pas une fin mais un moyen. C'est une dynamique qu'on met en route. C'est une réponse qui débouche sur autre chose. On commence par l'urgence mais, si vous n'avez pas envisagé un aval possible, cela rend désespérante votre action d'urgence. Mais il est vrai qu'aussi bien chez les adultes que chez les enfants, des gens tournent en rond dans l'urgence pendant longtemps. C'est pourquoi il faut être professionnel.

### **QUESTION**

**Vous parlez d'approche individuelle. Y a-t-il des approches collectives ?**

### **RÉPONSE DE MONSIEUR DOUVILLE**

Nous avons des approches collectives. Cela revient à poser la question suivante : comment le groupe fait-il collectif ? Comment trouver du collectif ? On a des éléments de réponse. D'abord le fait que le sujet en a sans doute besoin. Son image du corps est soutenue par l'image du corps des autres et par l'environnement. Des choses que nous pouvons éprouver dans un groupe, le sentiment que la foule est plus importante que la somme des individualités, un climat, une ambiance, sont vécus avec une espèce d'hyper perception chez ces enfants. Notre approche est bien sûr une approche du groupe parce que c'est aussi comme cela que nous voyons ceux des jeunes qui s'en détachent. Avant de faire des grands entretiens « duels » avec des enfants, il y a bien souvent des moments de causerie collective et de jeu. Cela permet de voir qui a peur du jeu, qui joue, et qui est intéressé à voir les autres jouer. A certains moments, certains sont beaucoup plus en danger que d'autres. Nous ne pouvons pas l'isoler. Nous devons aller d'abord là où ça va le plus mal. Nous ne devons pas oublier qu'il y a des groupes parfois un peu excluant. Aucun enfant n'est complètement isolé. Mais des enfants vont redoubler leur exclusion par une auto exclusion. Par exemple en Afrique, les enfants énurétiques ou qui ont des crises d'agitation suite à un drame, vont se retrouver très marginalisés et donc dans des conduites à risque. Ce ne sont pas des conduites actives mais ils vont par exemple s'endormir dans des lieux très en hauteur, au risque de se casser la figure. Un de nos principes est évidemment d'aller vers ceux qui ne vont pas vers nous, ce qui nous permet de pousser ce principe vers ses conséquences les plus fructueuses. Cela suppose d'aller vers un groupe qui va se présenter à nous avec son sens du collectif. Mais d'aller aussi dans ce groupe essayer de voir ceux qui se sont mis en auto exclusion.

### **INTERVENTION DU DOCTEUR XAVIER EMMANUELLI.**

D'autant qu'on voit souvent l'enfant ne rien manifester quand on lui demande si tout va bien. Il ne manifeste aucune plainte. C'est celui-là qu'il faudra surveiller. On ne peut avoir cette approche individuelle que dans l'économie du groupe. Sinon, cet enfant ne se laissera pas aborder.



## **MADAME DOMINIQUE LODWICK**

### **« MINEURS ETRANGERS EN SITUATION DE RUE »**

Monsieur DOUVILLE et Monsieur EMMANUELLI vous ont parlé de ce qui se passe « là-bas ». Moi, je vais essayer de dire ce qui se passe ici. Et si cet enfant à sauver ou une partie de la meute se cachait sous le châssis d'un camion, montaient dans un container, se vendaient à un passeur, se laissaient acheter et arrivaient un jour dans une ville européenne – Barcelone, Naples, Turin, Marseille, Londres....? C'est de ces enfants que je vais vous parler. Je vais vous parler de ce qui nous arrive **ici**. Je vais essayer de vous dire le plus simplement du monde comment sont ceux qui arrivent ici. Ceux qui sont en errance dans nos villes européennes. Et comment nous sommes, nous, nous tous, avec ces enfants-là. Quels problèmes ils nous posent.

Je vais essayer de m'inscrire à la suite des deux grands messieurs qui viennent d'intervenir. Vous avez tous, même les plus jeunes d'entre vous, vu sur vos écrans de télévision il y a quelques années des gamins roumains piller les horodateurs. En France, c'est à ce moment-là que le problème a été remarqué. Puisque cela se passait à Paris. Et puisque cela se passe à Paris, c'est donc vrai ! Quand ça se passe ailleurs, c'est moins vrai ! C'est à ce moment-là que la question de la présence d'enfants venus d'ailleurs a été mise sur la scène publique et médiatique. Au départ, c'était un jeu parce que les enfants jouent. Lorsque les enfants font des bêtises, c'est effectivement parce qu'ils veulent qu'on les regarde, qu'on observe de très près ce qu'ils font et les difficultés qui sont les leurs. Donc en 2001/2002, ces petits roumains ont tout fait pour attirer l'attention sur eux. Mais aujourd'hui, il y a en France entre cinquante à soixante nationalités différentes : des petits Afghans, des petits Pakistanais, des petits Roumains, des petits Serbes, des gamins du Maghreb, du continent africain, des gamins d'Asie. Ces enfants qui viennent chez nous soit reproduisent ce qu'ont fait leurs grands-pères ou leurs arrière-grands-pères avant eux et sont des migrants économiques. Soit ils ressemblent fort à ceux dont on vient de vous parler. C'est-à-dire que ces enfants qui, au départ, ont quitté un lieu d'origine, une famille, un village, auraient pu devenir des enfants des rues dans leur pays d'origine. Mais les circonstances ont fait qu'ils sont devenus des enfants des rues ailleurs. Parce qu'ils ont rencontré le passeur ou le camion, ou la personne qui les a achetés et vendus. Certains d'entre eux sont donc des enfants fugueurs qui ont quitté une famille, quitté un milieu d'origine où ils n'étaient pas en sécurité. C'est un premier constat que nous faisons, nous, depuis quinze ans. Pour qu'un enfant parte de son plein gré ou se mette dans une situation qui lui fait traverser les frontières, c'est parce qu'il est victime d'une double insécurité. A la fois un contexte - contexte économique, contexte de guerre, contexte de discrimination raciale dans son environnement proche, dans la société dans laquelle il vit. Mais en même temps une insécurité dans sa famille. Il faut qu'il y ait ces deux insécurités.

Je dis cela parce qu'on entend trop souvent que tous les enfants qui traversent les frontières viennent chercher un avenir meilleur que dans leur pays d'origine. En gros, ils seraient les petits migrants économiques d'aujourd'hui. Ce n'est pas tout à fait cela. En effet, lorsqu'on va voir les papas, les mamans, les tantes ou les orphelinats, on se rend compte que dans les bidonvilles, les endroits où nous allons, des familles vivent à côté de celles de ces enfants, avec exactement le même niveau de vie et les mêmes difficultés. Certains enfants partent et d'autres ne partent pas. Il y a quelque chose d'autre que ces difficultés économiques ou à se projeter dans un avenir qui serait meilleur. Quelque chose d'autre nous indique que si certains d'entre eux arrivent à partir, arrivent à passer, ce serait peut-être pour éviter de devenir des enfants des rues dans leur pays d'origine.

Cependant, lorsqu'ils passent de l'autre côté, ils sont confrontés à une situation et à un environnement pas toujours franchement accueillant. Tout simplement parce que lorsqu'un petit Kurde, un petit Roumain, un petit Ethiopien, un petit Tchétchène arrive dans une de nos villes, il est d'abord regardé comme un étranger. C'est un enfant, un adolescent, mais d'abord un étranger. Il est donc incongru, pas franchement à sa place. Et puis, depuis quinze-vingt ans, les lois concernant les étrangers sont compliquées. Cet enfant est-il prévu ? Ne l'est-il pas ? Peut-on s'en occuper ou non ? C'est ce qui nous a fait réagir il y a une quinzaine d'années lorsque nous avons vu à Marseille – mais la même chose se passait dans les autres villes européennes - arriver ces enfants étrangers, qui vivaient dans la rue, qui vivaient en bandes, qui se scarifiaient, volaient à l'étalage. Nous nous sommes trouvés devant une difficulté toute bête car les personnes qui en France étaient supposées s'occuper de ces enfants, les juges pour enfants, les établissements, les foyers éducatifs, nous ont fait part des problèmes de langues. Et surtout, ils pensaient qu'il ne fallait pas s'occuper de ces enfants pour ne pas leur donner l'illusion qu'ils pourraient rester, pas leur faire croire qu'ils ont une place parmi nous ! Il ne faut pas s'en occuper parce qu'ils ne sont pas régularisables.



A partir de cette question, nous nous sommes aussi demandé si cela valait le coup. Fallait-il s'en occuper ou les laisser se débrouiller ? Nous n'avons pas réfléchi très longtemps ! Nous nous sommes dit que cela valait le coup ! Parce que ces enfants sont un peu des fugueurs. Ce phénomène ne date pas d'aujourd'hui. Ce qui est nouveau, c'est que ces enfants parcourent six à douze mille kilomètres au lieu des trente à cinquante au maximum qu'ils parcouraient autrefois. L'histoire de ces enfants est donc liée aux changements énormes intervenus, à la mondialisation, à l'augmentation considérable de la circulation d'hommes, de marchandises au milieu de laquelle ils se trouvent. Aujourd'hui, il est possible de monter dans un cargo, possible de se cacher dans le train d'atterrissage d'un avion, possible d'aller plus loin, plus vite - pas forcément plus facilement. Ces enfants qui bougent sont le signe spectaculaire de cette circulation qu'ils s'imposent. Mais cette circulation ne s'impose-t-elle pas finalement à tous ? Qui peut dire aujourd'hui que nos enfants - ou nous-mêmes pour les plus jeunes - sont assurés de vivre toute leur vie dans les mêmes villes ? De faire toute leur vie le même métier ? Finalement, cette question n'est-elle pas celle de la mobilité ? De la nécessité pour tous les enfants de pouvoir s'adapter sans cesse à un nouvel environnement ? Nous nous sommes dit que cet enfant, parti de sa famille et de son pays d'origine est finalement un cas très banal, presque naturel, en tout cas complètement dans l'air du temps.

Nous avons décidé d'appeler notre association « Jeunes errants » parce que nous n'étions pas intéressés par la question de l'émigration de ces enfants - qu'elle soit régulière ou irrégulière - mais par le combat contre l'errance. Parce que pour nous, l'errance est l'exact contraire du nomadisme. Le nomadisme a toujours existé. Le nomadisme est aussi une question de déplacement. Mais les nomades transportent avec eux leur culture et leur identité. Lorsque ces enfants arrivent, ils sont vus comme des étrangers, des immigrés en situation irrégulière. Autour d'eux, tout leur dit qu'il ne faut pas dire qui ils sont, qu'ils sont clandestins. Qu'il ne faut surtout pas décliner son identité, et peut-être même l'oublier. Oublier cette culture et rompre avec toutes les attaches pour pouvoir survivre. Dans la rue, la question de la suradaptation, la question de la survie se posent immédiatement. Dans la survie, il y a toujours à chaque fois la question de « *Je ne suis plus personne et je ne sais pas où j'irai demain* ». C'est cela l'errance.

Nous avons donc affaire à des enfants qui, une fois de l'autre côté, se retrouvent dans un monde et des sociétés qui ne les attendent pas forcément. En tout cas qui attendent peut-être les plus adultes d'entre eux qui vont participer à l'économie informelle ou parallèle et travailler au noir. Mais il y a des enfants moins aptes, moins capables de s'adapter à cette économie et qui auraient probablement eu dans leur pays d'origine un destin d'enfant des rues. C'est de ceux-là que nous allons nous occuper. C'est pour ceux-là que nous allons tout mettre en œuvre pour essayer d'éviter l'errance, le « *Je ne suis plus personne et je ne sais pas où j'irai demain* ». Parce que, si on n'y travaille pas, cela mène à l'hôpital psychiatrique ou à la prison.

Nous partons de cette idée qu'effectivement nous devons aller là où ils sont. Pas dans les institutions, pas derrière les guichets. Et qu'on peut espérer qu'ils viennent à nous. C'est très rare. D'ailleurs, en général quand ils sont amenés dans les services d'urgence ils se vont vite soigner et repartent aussi sec ! Lorsqu'ils sont amenés dans un foyer, ils restent quinze secondes et repartent ! Il faut donc aller où ils sont pour entrer en contact avec eux. La méthode que nous avons essayé de développer est d'essayer de comprendre le système dans lequel ils sont. Lorsqu'on accroche ou qu'on s'approche d'adolescents ou d'enfants en situation de rue dans nos villes, on s'aperçoit qu'en fait, ils ne sont jamais isolés mais toujours en groupe et en contact avec plein de gens. C'est le système dans lequel ils sont inscrits qu'il faut comprendre. Il faut comprendre quelle image ils ont d'eux-mêmes. Il faut comprendre quelles sont leurs activités. Mendient-ils ? Travaillent-ils ? S'inscrivent-ils dans la petite délinquance ? Il faut comprendre quelles sont leurs valeurs. Il faut comprendre quelles sont leurs motivations. Il faut comprendre quels sont les espaces dans lesquels ils évoluent, les temps dans lesquels ils apparaissent. Il faut essayer de comprendre tout cela et rentrer dans ce système-là pour les accrocher et essayer de leur proposer une alternative. Alternative essentiellement à l'errance.

Nous partons du principe que normalement dans tous nos pays européens, des institutions et des professionnels s'occupent des enfants en situation de vulnérabilité ou de danger. En France, des textes importants ont été votés l'année dernière - notamment un texte réformant la loi de protection de l'enfance qui dit très précisément que ces enfants qui n'ont pas de parents sur le territoire français doivent faire l'objet d'une attention particulière et que le Procureur de la République doit être averti de leur présence, les juges des enfants saisis, et ces enfants confiés à des institutions. Ce beau texte nommé pour la première fois cette population. Mais, pour avoir été voté, il ne résout pas



automatiquement le problème. Loin de là. Parce que tout ce qui vous a été très précisément décrit tout à l'heure vaut aussi chez nous. Nous avons les mêmes difficultés. Il y a plusieurs milliers d'enfants en situation difficile sur le territoire français. Et pour autant, les professionnels qui sont dans les institutions, dans les services de protection de l'enfance, ne sont pas habitués à travailler avec des enfants en situation de rue. Aujourd'hui, nous avons en général dans nos établissements des enfants dont les familles sont là et les professionnels ont l'habitude de travailler avec les enfants et avec les familles. En France, nous avons aussi un énorme problème de précarité qui augmente et aussi une sur occupation des établissements par des fratries plus en difficulté sociale et économique qu'en difficulté éducative. Ces enfants, déjà pas très attendus il y a quinze ans, le sont donc encore moins aujourd'hui.

Mais la plus grosse difficulté reste celle des méthodes. L'incapacité dans ce pays à se dire qu'il faut sortir des sentiers battus. Et nous ne savons pas le faire ! Nous avons inventé les droits de l'enfant, les juges des enfants, la protection de l'enfance. Nous avons inventé des concepts, des institutions, des métiers. Mais nous sommes tellement occupés à les faire fonctionner qu'il est très difficile de se dire en même temps que certains enfants ne peuvent pas forcément rentrer tout de go dans ces dispositifs. Il faut un travail en amont. Depuis quinze ans, nous n'arrivons pas à le faire entendre ni le faire comprendre. Une des raisons pour lesquelles je participe très modestement mais avec passion à ce D.U., c'est que nous avons besoin de réfléchir tous ensemble et de travailler tous ensemble sur la question de la formation des professionnels - auxquels j'ajouterai les bénévoles car il y a pas mal de volontaires dans les organisations. La formation à l'abord et au travail avec les enfants en situation de rue - y compris chez nous, en Europe.

En France, nous avons aussi besoin d'intégrer une bonne fois pour toutes que ces enfants ont une famille et des attaches dans leur pays d'origine. Il ne faut pas penser que l'objectif d'un professionnel est de ramener un enfant dans sa famille parce que, s'il est parti, c'est qu'il y a bien des raisons. Il y a quelques années, j'étais complètement euphorique d'avoir retrouvé la mère d'un petit garçon vendu à l'âge de huit ans à un monsieur qui l'avait emmené dans le sud du Maroc s'occuper des chameaux. Nous avons connu cet enfant six ans après. Il n'avait pas revu sa mère et n'avait pas de nouvelles. Il n'allait vraiment pas bien. Après deux ans de travail, il s'était un peu stabilisé et un jour nous nous sommes attelés avec lui - parce qu'il faut toujours travailler avec les enfants - à rechercher les traces de sa maman et de sa famille. Nous avons depuis longtemps des amis au Maroc, qui nous ont permis de le faire. Sa mère, remariée, était partie vivre à Tétouan où nous avons une amie. Je l'ai rencontrée à Barcelone et lui ai dit que nous venions de retrouver à Tétouan, là où elle-même travaillait - la maman d'un jeune garçon et je lui ai dit que nous souhaitons qu'ils se retrouvent. Elle m'a regardée avec son magnifique sourire et m'a dit que c'était peut-être tout à fait faisable, qu'il était peut-être facile pour Moshine de refaire une place dans sa vie à sa famille, mais que l'inverse ne l'était peut-être pas !

Cette remarque nous a obligés à retravailler cette question. Quand les enfants partent, quand les choses bougent dans une famille, c'est parce qu'il y a des causes. Il y a des raisons à ce départ. Si on ne travaille pas à la fois avec la famille et l'enfant sur les causes de ce départ, il ne suffit pas de se dire que tout ira bien quand il sera rentré. Dès le départ, nous nous sommes occupés de retrouver les parents et, une fois retrouvés, d'essayer d'aller les voir. C'est pour nous une règle absolue. Parce que nous sommes convaincus qu'on ne peut travailler ici avec des enfants venant d'autres pays, si on ne met pas tout en œuvre pour retrouver au moins des traces, au moins des personnes de son milieu d'origine. Dans la plupart des cas, pour les pays les plus proches, nous retrouvons les parents et sommes en général très bien accueillis. Notre objectif n'est pas du tout d'aller voir les parents pour que l'enfant rentre mais, au cas par cas, essayer de retravailler sur cette question de l'identité et de la filiation. Pour qu'il ne soit pas un enfant des rues, un enfant de la rue, un enfant de l'émigration clandestine, mais l'enfant de X et Y.

C'est aussi une façon de prévenir d'autres départs, de travailler en mobilisant sur cette question dans les pays d'origine toutes les personnes qui peuvent se mobiliser.

Je vais m'arrêter là en vous répétant qu'une de nos motivations, un de nos objectifs principaux, est bien de retravailler sur les questions identitaires. Quand on travaille sur l'enfance et l'adolescence, on se dit que dans l'avenir, dans les cinquante ans qui viennent, la question de la circulation de ces enfants et de ces adolescents, de ces jeunes adultes va s'imposer à chacun. Etre capable de s'adapter à de nouveaux environnements qui, loin d'être accueillants, peuvent même être hostiles,



dépend de ce qu'on a pu recevoir, de ce qu'on a pu engranger pendant l'enfance et l'adolescence et qui a trait à son patrimoine identitaire, culturel. L'amour de soi, la représentation de soi-même, le respect de soi et des autres vont ensemble. Transgresser la loi quand on n'a plus d'identité n'a pas de sens. Quelquefois, des enfants et adolescents placés dans nos institutions y portent le nom qu'ils ont déclaré, sans qu'on aille chercher plus loin - Si nous nous mettons à accepter que des enfants n'aient plus d'identité - ce qui est le cas aujourd'hui. Si nous acceptons cette première transgression - qu'un enfant tue père et mère - il est impossible de penser qu'on va faire une œuvre éducative quelconque, qu'on va aider une personne à se projeter et à se construire.

Au-delà de ces enfants migrants irréguliers, au-delà de ces jeunes errants, notre travail principal est bien cette question qu'on rencontre toujours lorsqu'on travaille sur les questions éducatives. S'il y a quelque chose à sauver, c'est cela, la question des identités.

Amin Maalouf a exposé cette question bien mieux que moi dans un essai intitulé « Les identités meurtrières ». Franco-libanais, il s'interroge sur le fait que des enfants se fassent sauter avec des ceintures d'explosifs dans des attentats. Un humoriste algérien qui travaille dans un journal très connu en Algérie « El Watan » a réalisé le mois dernier un dessin illustrant les deux possibilités offertes à la jeunesse algérienne représentée par deux adolescents. Le premier a une ceinture bardée d'explosifs et le second rentre dans la mer pour essayer de passer de l'autre côté. Amin Maalouf dit que l'identité d'une personne se construit pas à pas, toute la vie et tout particulièrement pendant l'enfance et l'adolescence - Elle est comme une peau de tambour où on voit toutes les marques, toutes les traces de ce qui a été vécu - heureux ou malheureux - toutes les cicatrices.

La question de l'identité est aussi pour nous la question de la prévention de ces identités meurtrières. Si on ne fait pas un effort pour consentir des espaces et des lieux accueillants - pas forcément des lieux d'accueil - des regards accueillants, des écoutes dans nos sociétés en Europe pour tous ces enfants qui viennent d'ailleurs, pour ceux qui ne sont pas aptes à s'en sortir parce qu'ils n'ont pas été équipés dans l'enfance et n'ont pas reçu dans un milieu familial aimant et sécurisant un patrimoine d'identité de culture et d'amour. Pour ceux-là - et il y en a beaucoup - le risque est effectivement cette forme de suicide, cette violence que l'on s'inflige ou que l'on inflige aux autres. Cette espèce de recherche de filiation et d'identité est un long processus

Je vous remercie.

## **DOCTEUR LAVAUD**

**Etant donné les circonstances dans lesquelles ils sont partis, les enfants acceptent-ils de revenir dans leur famille ?**

## **RÉPONSE**

Il y a deux choses : la question de fond de la filiation et de l'identité, celle de l'acte de naissance et du livret de famille est généralement très vite réglée dans la mesure où la posture adoptée est celle de l'accueil et de l'écoute. Elle consiste à dire « *Quelles que soient les raisons pour lesquelles tu es là, ce sont forcément de bonnes raisons* ». Parce que risquer de mourir dans le détroit de Gibraltar ou d'être écrasé par un camion... Nous ne sommes pas là pour contester ces raisons que nous allons tenter de comprendre, mais pour essayer de voir ce qu'on peut faire. Une fois cela admis, ils disent assez vite leur filiation. Contacter les parents dépend de chaque situation, et aussi tout bêtement des moyens qu'on a pour le faire. Ce qui est difficile, c'est de restaurer les blessures identitaires, de restaurer ou de réparer. Ces enfants savent qu'on ne les attend pas forcément. Ils sont partis un peu trop vite parce que c'était une question de survie. Ils ont une image d'eux-mêmes un peu cassée, un peu abîmée et ils pensent qu'ils ne peuvent la réparer que « de l'autre côté ». Ils ne sont pas forcément attendus. Cela prend du temps. Nous n'avons rien inventé. L'autre difficulté, c'est que nous n'arrivons pas à faire comprendre à nos collègues des établissements, à la police, aux juges, aux éducateurs, aux travailleurs sociaux, qu'il y a tout un temps où ils sont un peu dans leur système et un peu dans un système qui est déjà autre chose. Tout un temps où ils vont de l'un à l'autre parce qu'il faut tout un travail. Et après, on a des adolescents qui deviennent des nomades, qui peuvent bouger, circuler en Europe, s'adapter. Aujourd'hui, à Alger, la troisième génération, celle des petits enfants, vit dans la rue. Suivant la loi du plus fort. Quand on leur disait non, ils menaçaient. On y a mis du temps mais aujourd'hui pas mal ont refait leur vie. Ils finissent tous par rentrer. C'est ce que je dis aussi.





## **QUESTION**

**Quel est le pourcentage de nouveaux arrivés qui vont rentrer chez eux ?**

## **RÉPONSE**

Rassurez-vous, tous les adolescents ne sont pas morts en route ou ne sont pas en train de pourrir dans une prison pour des années. Ils finissent tous par retrouver le chemin de la maison à un moment ou à un autre.

Tous les sociologues disent qu'on va dans l'avenir voir d'autres formes d'émigration pour toujours. On va vers des formes de circulation et d'émigration pendulaire au cours d'une vie. On va se déplacer, avoir deux ou trois maisons, deux ou trois métiers différents, voire deux ou trois familles recomposées. C'est dans l'air du temps. Notre objet est qu'ils s'accrochent, plutôt que de les dire otages d'une sorte de folie qui les met en danger - qui nous met tous en danger.

## **DOCTEUR LAVAUD**

**Vous avez bien signalé le fossé existant entre nos institutions trop cadrées et les enfants des rues. Il faut, pour les aider, que des associations puissent faire le lien car on ne peut pas les intégrer du jour au lendemain.**

## **RÉPONSE**

C'est compliqué. Avec les quelques amis qui partagent cette histoire depuis maintenant quatorze ans, il y a eu des périodes où j'y ai cru dur comme fer. Et nous avons cru dur comme fer que nous allions pouvoir aider nos institutions à accueillir ces enfants. Je suis obligée de constater que des enfants sont accueillis dans des institutions, mais pas ceux qui ont le profil d'enfant des rues. Pas ceux qui sont complètement déstructurés, qui ont une expérience de vie dans la rue dans leur pays d'origine ou en Europe pendant des semaines, des mois et des années. Ceux qui sont accueillis sont des gamins mandatés par les familles. Emigrants économiques ou réfugiés, ils viennent comme des adultes avec une demande d'asile. Ils présentent évidemment des difficultés mais ne présentent pas un profil d'enfants de la rue. Il faut faire cette distinction. Malheureusement parce que cela me paraît un pari risqué pour l'avenir. Malheureusement, ceux qui présentent un profil d'enfant des rues, ceux qui sont dans cette espèce de vie hors normes, évoluent de la même façon en groupe, vivant plutôt la nuit que le jour, avec de l'automutilation, des problèmes d'image d'eux-mêmes, des prises de toxiques, des viols, des grossesses précoces. Malheureusement, aujourd'hui, en France et dans certains pays d'Europe, ces enfants-là sont avant tout regardés comme des étrangers et non pas comme des enfants. Je le dis parce que cette question qui nous était renvoyée il y a quinze ans « *A quoi ça sert, puisqu'ils ne sont pas régularisables après dix-huit ans ?* » l'est encore aujourd'hui - principalement à Marseille. Pas parce que la personne ou les professionnels qui le disent sont vraiment convaincus, mais parce qu'ils manifestent une peur, une angoisse. Comment faire avec cela ? On n'arrive pas en France à faire des espaces transitionnels à côté de nos institutions, dans les marges de nos institutions et de nos établissements, de nos dispositifs divers et variés. Il faut autoriser des espaces d'innovation, des espaces de création, des espaces animés par des personnes ayant le désir de les animer, le désir de partager. Aujourd'hui, pour diverses raisons, cela semble extrêmement compliqué. Nous sommes très inquiets. Mais par contre, chaque fois que des initiatives sont prises par des personnes de la société civile qui font des propositions, elles arrivent à se faire entendre. Ce qui est tout à fait étonnant ! L'adaptation ne se fait pas à partir de dispositifs publics mais les initiatives citoyennes émergent, peuvent émerger et peuvent être soutenues. Pas très facilement, mais elles peuvent l'être.

## **QUESTION**

**Quel âge ont les enfants les plus jeunes ?**

## **RÉPONSE**

Quatre à cinq ans. Ces enfants ne sont pas venus dans des containers. Ils ont été transportés depuis l'Europe de l'Est, laissés à quelqu'un qui les a laissés à quelqu'un, qui les a laissés à personne ! On les retrouve dans des stades, des terrains vagues. On a vu des enfants serbes, bulgares - deux petites sœurs de quatre ans dont plus personne ne savait à qui elles étaient. Elles étaient en mendicité. Les plus nombreux partent seuls, clandestinement, quittent un pays ou une région du continent africain et ont aux environs de douze/treize ans. Ils font tout un périple et peuvent vivre des mois ou des années dans différentes villes. Il y a beaucoup d'enfants subsahariens à Alger dans le



centre ville. Des enfants migrants qui sont bloqués là pour longtemps ! Jusqu'à ce qu'on s'occupe de les faire passer en monnayant très cher.

